Savoie, Paul. *Bleu bémol*. Ottawa : David, 2012.

Ce nouveau titre de Paul Savoie est un recueil de saison, celle du bleu et de l'intimité, comme la musique sur un mode mineur, dans le même ton donc que chez Paul Verlaine dans son poème des « masques et bergamasques » qui chante une fête douce et nocturne tout en pleurant d'exquises larmes près d'une langoureuse fontaine. Les nouveaux poèmes de Savoie content un bleu à l'âme toutefois moins abandonné que celui du « Clair de lune ». Leur danse, y est-il dit, est celle du cobalt, bleu chimique et rayonnant, couleur de guérison, solide et soutenue dans l'alchimie des couleurs. Le bleu de cobalt est une couleur des profondeurs ; elle crée une atmosphère, que Savoie veut, dans ses vers, tout en bémol, c'est-à-dire, sans doute, sobre et modérée, qui cherche l'accord et le consentement à demi-mots. *Bleu bémol* est quasiment un long poème érotique sur fond d'une musique calme qui se laisse glisser, chargée d'une nostalgie patiente qui – surprise des dernières lignes – entraîne la femme aimée chez la grand-mère, en visite comme pour de premières présentations, comme bienvenue dans l'autre intimité, non pas celle du couple mais celle des générations, geste d'assentiment – « ici / dans l'ancienne salle à manger / de ma grand-mère / tu trouveras les tasses de thé / en faïence fine / les soucoupes légèrement ébréchées / la théière / recouverte de dessins / de lilas » – et du souvenir – « ma grand-mère sert des biscuits / elle sirote son thé / fume sa cigarette » (80). Surtout, l'aïeule tisse, comme toutes les grands-mères du monde, qui filent le temps et nous annoncent notre mort. Et subitement, dans l'admission de la mort chez les amants, le rythme s'altère, se bémolise encore. L'harmonie s'alourdit, du seul coup de cette rencontre, d'une prise de conscience et d'une officialité que revêt la présence de la famille : « les notes s'enchaînent / dans un rythme terriblement lent / tellement lent » (81). La musique devient toile ; la toile devient tableau, devient linceul ; le bleu devient fosse, enfermement, plongeon sous la terre ; la grand-mère persiste à filer.

Le langage de Savoie est concis, les images concentrées, toutes en nuances et en évocations qui suggèrent beaucoup sans en dire long, dans une lente maturation qui, dans *Bleu bémol*, se marie, croit-on, à un long vieillissement, assumé et empli de ravissement, du moins jusqu'à ce que le tissu du temps s'épande sur les amoureux. La phrase est musicale, arrondie d'assonances et de répétitions, ainsi que de pauses régulières, comme si on se prêtait à une promenade nocturne – la nuit que Savoie appelle d'ailleurs la

« brunante », avec « l'ocre et les glaises » de ses revenants (60). Le bleu, c'est aussi « l'encre bleuâtre » (48), fatiguée peut-être, avoue le poète, mais quand même « ligne de vie » (42). C'est ainsi que s'unissent en demi-teintes la littérature, la musique et la peinture dans un mélange fragile et pourtant comblé d'allusions à d'autres textes, aux tableaux d'un bleu profond que nous connaissons dans nos musées et notre imagination, tout autant qu'aux musiques du repos et de la réflexion, dans la réalité de la pénombre. Et vient ici l'ultime différence avec le poème de Verlaine. Chez Savoie, pas de déguisement, pas d'enchantement mis en scène pour mieux fermer les yeux, mais le corps nu, connu, avec ses lignes et ses souffrances, son linge quotidien, ses « cicatrices de grisâtre sur la peau » (48), ses « tissus défaits » (56), dans la chambre avec son plafond, son plancher, sa table, sa chaise (60), sans le marbre froid et sans les jets d'eau lunaires d'une délicatesse surannée. A la fin, les « doigts complices » (86) de deux êtres côte à côte, ensemble.

Armand Falq